

L'histoire de Noyon

racontée par le nom de ses rues.

BEAUSÉJOUR (suite)

Bien que nous y ayons longtemps séjourné, nous ne pouvons quitter ce quartier, et particulièrement le lotissement Beauséjour, sans avoir fait une pause dans quelques-unes de ses rues évocatrices de l'histoire de Noyon et qui mériteraient un long développement.

Rue de Picardie

Parallèle au Canal du Nord, continuée par la rue Georges Clémenceau, la rue de Picardie orientée du nord au sud est l'épine dorsale de cette aire d'habitations. Elle en reçoit et dessert la plupart des voies : allée des Sapins, place du 19 mars 1962 qui a remplacé le square des Acacias, square de Beauvais, rue d'Artois, rue Monseigneur Lagneaux, rue de Flandre, rue du Général-Weygand, rue du Maréchal-Foch.

Une évocation de la Picardie peut sembler toute simple si on attribue ce nom à une région économique de création récente groupant, peut-être arbitrairement, les trois départements de l'Aisne, de l'Oise et de la Somme. Tandis que la véritable Picardie ethnique et séculaire, assimilée à une province, n'est ni clairement justifiée, ni facile à délimiter, comme peuvent l'être la Normandie, le Languedoc, etc., antiques provinces seigneuriales.

Et pourtant les chartes ou documents divers témoignent de l'existence de Picards vivant dans une région du royaume prise en tenaille entre la Flandre et l'Île-de-France dans un sens, entre la mer et la Champagne, dans l'autre sens. Sa configuration, faite de vastes étendues de champs de blé et de betteraves, en fait le passage naturel des envahisseurs du nord ou de l'est. A l'occasion de la célébration du millénaire du sacre d'Hugues Capet, on a dit et écrit tout le bien qu'il faut penser de l'histoire, de la culture, des cathédrales de la Picardie, car elle a joué un grand rôle dans le déroulement de l'histoire multi-séculaire du peuple français. Dès le XIII^e siècle, apparaît le mot "picard" peut-être pour désigner les gens de cette contrée qui faisaient la guerre en rangs serrés portant de longues piques en avant, tels des hérissons. Si bien que picard est devenu un patronyme et que le pays qu'habitaient les Picards devint la Picardie. Autrefois, pour préciser l'état-civil de ces gens-là, on donnait le nom de la ville ou du village de leur origine auquel on ajoutait "en Picardie" ; par exemple "Leconte de Noyon en Picardie". Depuis le Moyen-Age, les écoliers des collèges parisiens formaient des groupements par origines qu'on appelait "nation". Il y avait alors la "nation picarde".

Au XVIII^e siècle, était publié un almanach intitulé "Almanach historique et géographique de la Picardie contenant l'Etat Ecclésiastique, Militaire, Civil et Littéraire de la Province". Chaque année, il contenait une ou plusieurs notices sur des villes dont une énumération donne une idée de l'étendue de cette "Province" : Abbeville, Saint-Quentin,

Péronne, Albert, Montdidier, Boulogne, Ardres et Calais, Granvillers, Picquigny, Oisemont, Doullens, Montreuil, Corbie, Noyon, Compiègne, La Fère, Laon, Soissons, Guise, Beauvais. Si, selon le dire de Michelet, la langue est le signe principal d'une nationalité, toutes ces villes pratiquant le langage picard, non négligeable dans la formation de la langue française, se trouvaient bien dans une même unité avec des variations sur ses frontières.

Nous concluons en affirmant l'importance de la Picardie, à la fois berceau de la France et bouclier septentrional assurant l'intégrité générale du pays et de la capitale en particulier. Sur son sol, en effet, s'effectuèrent les grands commencements de la nation française, ce qui fait dire encore à Michelet que "L'histoire de l'antique France semble entassée en Picardie". Les Noyonnais tireront fierté d'en témoigner, leurs lointains ancêtres ayant assisté aux sacres des rois Charles et Hugues, chefs de la longue théorie des rois de France, et ayant vu jouer dans les rues un gamin nommé Jean Calvin de Noyon, en Picardie.

Rue Monseigneur Lagneaux

Ce nom est celui d'un curé-archiprêtre intronisé à la tête de la paroisse de Noyon par Monseigneur Péronne en 1888, l'année même de l'élection de M. Ernest Noël à la mairie de Noyon.

L'abbé Alexis Lagneaux succédait à un saint prêtre, l'abbé François-Hector Rogeau, mort le 26 mai 1888 et que le peuple chrétien et de nombreuses personnalités venaient d'inhumier en grandes pompes. On y avait vu Ernest Noël, le long du corbillard tenant le premier cordon du poêle pendant la marche du cortège funèbre. Il avait même prononcé un discours émouvant et louangeur terminé par cette courte péroraison : "Je vous adresse, cher et vénéré doyen, un suprême et dernier adieu". Il fut décidé d'enfermer le cœur du curé défunt dans la pierre de la chapelle du Sacré-Cœur de la Cathédrale.

Lorsqu'il arriva à Noyon, l'abbé Lagneaux n'avait que 34 ans, étant né en 1854. Il avait découvert sa vocation au Petit Séminaire de Noyon où il suivait les cursus primaire et secondaire. A la fin de son séjour studieux au Grand Séminaire, le 2 février 1877, il fut ordonné prêtre par Monseigneur Gignoux alors évêque de Beauvais depuis 1855.

Les épreuves

Les querelles et les persécutions qui secouaient la France autour de 1900 eurent des répercussions à Noyon. Pendant vingt ans, les gens d'Eglise furent traqués et poursuivis par une série de lois insufflées par des ministres comme Jules Ferry et Emile Combes, dont les principales furent votées en 1884, 1901, 1904, 1905 complétée par celle de 1907, interdisant l'enseignement par les religieux et religieuses, puis les expulsant et confisquant les biens de l'Eglise. C'est ainsi que l'archiprêtre de Noyon fut chassé de son

presbytère, mais s'opposa vigoureusement à l'inventaire de la cathédrale. Il eut la présence d'esprit de créer dès 1893 une "société civile immobilière" qui pourrait ouvrir des écoles libres confiées à des laïcs et qui acheta la maison canoniale du n°3 Parvis Notre Dame pour y établir le presbytère.

A Noyon la lutte religieuse fut menée avec rigueur. Peut-être que le jeune archiprêtre n'était pas le "cher et vénéré doyen" du maire... Paradoxalement les destinées du curé et du maire ne cessèrent de s'entremêler pendant trente-sept ans !

Une autre grande épreuve ne ménagea pas l'archiprêtre. Au cours de la guerre déclarée le 2 août 1914, il ne cessa d'intervenir auprès des troupes d'occupation pour leur rappeler leurs devoirs ; de ce fait jugé dérangeant, il fut arrêté et conduit comme otage dans une ville du nord où il resta une année dans des conditions très pénibles comme le fut la détention du maire Ernest Noël. A son retour, en compagnie de son évêque, il eut la douleur de retrouver une ville en ruines et sa cathédrale incendiée et mutilée.

Les satisfactions

Cet éminent personnage connu des joies dans sa vie privée qui sont restées son secret. Nous pouvons cependant citer quelques-unes des satisfactions auxquelles participèrent les Noyonnais. Pendant la guerre, il devint Monseigneur Alexis Lagneaux par la volonté du pape Benoît XV qui, le 18 décembre 1917, lui conféra le titre de Prêlat de la maison de Sa Sainteté. Ce qui lui donnait droit aux vêtements de chœur violets et au titre de monseigneur, comme un évêque. Le 19 décembre 1920, M. Ernest Noël, maire de Noyon, épingla sur sa poitrine la croix de la Légion d'Honneur. Autres satisfactions : la célébration le 6 février 1927 des noces d'or de son sacerdoce le jour de la réouverture d'une partie restaurée de la cathédrale ; enfin, la célébration des 50 années de curé-archiprêtre de Noyon qui eut lieu le dimanche 19 juin 1938 sous la présidence de Monseigneur Rœder, nouvel évêque de Beauvais, Noyon et Senlis.

Les derniers jours

Sur le soir de sa vie, Monseigneur Lagneaux connut une troisième guerre ! Il avait seize ans à la première, il en eut quatre-vingt-six à la dernière. La maladie le contraignit à abandonner son ministère en 1939. A Noyon depuis deux ans, pour l'aider et le suppléer, le chanoine Bellanger le conduisit dans une maison de repos en Bretagne lors de l'évacuation de mai 40. Peu après, le vieillard demandant à être rendu à son presbytère, le chanoine alla le rechercher, hélas ! pour peu de temps : vaincu par une maladie douloureuse, il y mourut le 8 décembre 1940.

A suivre.
Jean Goumard